

CLAIRE DEYA
Un monde à refaire



Un monde à refaire

Claire Deya

Un monde à refaire

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-3077-9
Dépôt légal : 2024, janvier
© Claire Deya, 2024
170 *bis* boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À Aurélie et Guillaume,
À toi, sans qui rien n'aurait été possible,
À vous, ma constellation.*

S'il retrouvait Ariane, Vincent n'oserait plus caresser sa peau. Ses mains avaient atteint des proportions qu'il ne reconnaissait pas. Dures, les doigts gonflés, leur enveloppe épaisse, rugueuse et sèche ; elles s'étaient métamorphosées. La corne qui les recouvrait était si aride que, même lorsqu'il les lavait, longuement, soigneusement, elles ne s'attendrissaient pas. Il restait toujours une constellation de fissures noires qui s'enfonçaient profondément dans l'écorce de ses paumes, de ses phalanges. La terre les avait tatouées de son empreinte indélébile en s'infiltrant dans les gerçures et les crevasses qu'avaient entaillées deux hivers en Allemagne.

Avant la guerre, quand il parlait, ses mains dansaient. Ariane s'en amusait et l'imitait. Il la revoyait, là, sur cette plage de la Riviera qui lui faisait face. La première fois qu'ils s'y étaient baignés, le soleil se levait à peine. Ils étaient encore étourdis d'avoir partagé leur première nuit ensemble. Ariane devait rentrer tôt chez elle pour que personne ne se rende compte de son absence. Ils étaient passés devant la plage. Ils avaient alors été saisis par l'impulsion irrésistible de prolonger leur

nuit dans la mer. En face, le soleil se reflétait sur les îles d'or. Il se souvenait du maillot de bain qu'elle s'était confectionné en nouant avec des gestes de danseuse audacieuse un foulard autour de ses seins.

Ses cris en entrant dans la mer, sa façon de projeter son corps contre le sien, électrisée par l'eau glacée et le soleil levant... Ce corps salé, son désir iodé, la soie mouillée plaquée sur sa peau. Il aurait tout donné pour revivre cette insouciance et replonger dans cet amour.

Il resserra autour de son cou le foulard qu'il lui avait volé.

Il s'était évadé pour retrouver Ariane. Elle avait disparu. Plus personne n'avait entendu parler d'elle depuis deux ans, mais il la chercherait partout. Il ne pouvait pas croire qu'elle était morte. Impossible ; elle ne lui aurait jamais fait ça. Et puis, lorsqu'il était prisonnier, il avait reçu ces lettres énigmatiques...

Maintenant que le Sud avait été libéré des Allemands, tout allait être plus facile. Ils n'avaient pas encore capitulé, mais on disait qu'ils étaient foutus.

Il avait une idée pour retrouver Ariane. Cette idée ténue, il l'exagérait pour se rassurer. Mais la vérité, c'est qu'il s'accrochait plutôt à une vague intuition pour ne pas sombrer. Il était seul, démuni, et ce n'est pas le revolver qu'il cachait sur lui comme un talisman qui allait changer quelque chose.

Tandis que le reste de la ville se préparait à sa première grande fête depuis la guerre, en face de lui, en contrebas, la plage était dévastée. Des tranchées, des barbelés entravaient l'accès à la mer. Des pancartes interdisaient de s'approcher, rappelaient le danger. Un danger de mort : tout le long de la Côte d'Azur, les plages étaient minées.

Vincent entendait au loin les répétitions d'un orchestre amateur qui tentait quelques incursions dans de désinvoltes

morceaux de jazz. Il faisait beau. Les gens autour de lui souriaient, ne pensaient qu'à l'été qui s'annonçait. C'était presque la fin de la guerre, et pour lui, sans doute, le début d'un enfer en solitaire.

*

De l'autre côté du parapet où se tenait Vincent, une douzaine d'hommes se déployaient sur la plage et progressaient, côte à côte, lentement, silencieusement. Armés d'une simple baïonnette, ils auscultaient le sable du bout de leur pique de métal pour détecter les mines enfouies par les Allemands. Fabien marchait à pas prudents, concentré, et chacun des hommes qui avançaient en ligne à ses côtés calait son pas sur le sien.

L'homme n'avait pas trente ans, mais il était devenu tout naturellement le chef du groupe. Son autorité fraternelle, sa formation d'ingénieur, son engagement, du maquis à la Résistance... Après avoir fait sauter tant de trains, il était considéré comme le spécialiste incontesté des explosifs. L'agent du Service du déminage avait immédiatement signalé cette recrue à son responsable, le résistant Raymond Aubrac.

Déminer était le préalable incontournable au relèvement de la France, mais les militaires, sur le front des Ardennes, puis en Allemagne, avaient été déchargés de cette mission par le gouvernement provisoire. Qui pouvait s'en occuper ? Déminer n'était pas un métier. L'épreuve était inédite. Personne n'en

avait l'expérience. Il y avait si peu de volontaires... Fabien aurait pu aussi bien avoir tiré trois feux d'artifice depuis le pont d'un bateau, on l'aurait tout de même hissé au rang d'homme providentiel.

Des rumeurs affirmaient que les démineurs étaient tous des hommes perdus, sans foi ni loi, sortis du fin fond des prisons pour se racheter une conduite ou rafler une remise de peine. Pire, il se murmurait que des collabos essayaient de blanchir leur sombre passé en se fondant parmi eux. Quand, au ministère ou ailleurs, Raymond Aubrac sentait qu'on parlait avec mépris ou condescendance de ses hommes, il citait Fabien en exemple ; il était l'excellence incarnée.

Il l'était tellement d'ailleurs, que personne ne comprenait pourquoi il s'était engagé pour déminer. Fabien savait ce qu'on disait de lui : après avoir saboté des trains, c'est lui qu'il sabotait. Les autorités imaginaient que c'était une forme de désespoir, son équipe pensait qu'il cachait quelque chose, mais tous admiraient son courage. Il en fallait, et de l'abnégation, pour risquer encore sa vie au lieu d'en profiter.

Le ministère de la Reconstruction proposait des missions qui allaient de trois mois en trois mois. C'était parti pour durer : l'armée estimait à treize millions minimum le nombre de mines présentes sur tout le territoire. Treize millions... Alors, malgré la fatigue, l'épuisement, on encourageait les hommes à recommencer une nouvelle mission sitôt la précédente accomplie.

Depuis 1942, le mur de la Méditerranée avait été constamment renforcé par l'occupant. Les mines allemandes devaient empêcher le débarquement des Alliés, les mines alliées freiner le repli des Allemands. Bilan : les Français se retrouvaient piégés. En premier lieu les enfants.

Les plages de Hyères, Saint-Tropez, Ramatuelle, de Pampelonne, de Cavalaire : toutes étaient minées. C'en était fini de la *dolce vita* sur la Côte d'Azur. Plus personne ne pouvait s'y aventurer. Le port de Saint-Tropez avait été dynamité, tous les bâtiments en front de mer aussi, le pont suspendu du port de Marseille et le quartier Saint-Jean, réduits à néant. Dans l'arrière-pays, les routes, les voies ferrées, les usines, les bâtiments administratifs, tout était piégé par ces engins meurtriers. À chaque pas, on pouvait sauter. La politique de la terre brûlée s'était sauvagement perfectionnée.

Pour ne pas céder au vertige des chiffres et au découragement, Fabien restait concentré sur son objectif. Agir calmement, ne pas maudire le manque de volontaires, de formation, la pénurie de matériel et surtout l'absence cruelle de plan de minage ; ils avançaient à l'aveugle.

Soudain, à quelques mètres de Fabien, Manu, un jeune faune nerveux, s'arrêta et leva le bras : *Mine !* Sa baïonnette venait d'entrer en contact avec une masse suspecte. Tous reculèrent instinctivement, les dents serrées. Ils ne s'habitueraien jamais. D'un mouvement de tête, Fabien les autorisa à s'éloigner plus loin que les vingt-cinq mètres réglementaires. D'un regard, il encouragea Manu à continuer : allongé, il devait fouiller délicatement le sol, dégager l'objet qui avait résisté à la pointe métallique. En caressant le sable avec ses mains, Manu fit apparaître un important cylindre de métal noir : une mine LPZ. Trente centimètres de diamètre. Douze centimètres de hauteur. Deux kilos et demi de TNT. Un engin de mort tous azimuts, capable de pulvériser un blindé de plusieurs tonnes comme tout être vivant qui avait l'imprudence de dépasser sept kilos.

Un démineur plus aguerri devait prendre le relais, la désamorcer ou la faire sauter. D'autres mines étaient enterrées à

proximité ; il valait mieux la neutraliser. Même si c'était plus compliqué. Les mines étaient conçues pour exploser, pas pour être apprivoisées. Il fallait s'y attaquer à mains nues. Fabien s'en chargeait. Il savait faire – mais rien n'était jamais certain, il y avait trop de modèles différents – et cela lui permettait de maintenir le respect de son équipe. S'il était vraiment honnête, s'il acceptait de creuser au plus profond de lui, il y avait une autre raison pour laquelle il se mettait en danger, tous les jours, alors qu'il aimait passionnément la vie et que son sacrifice serait oublié aussi rapidement que tous les morts qu'il avait vus tomber autour de lui. Mais il n'était pas prêt à descendre aussi profondément, en tout cas pas aujourd'hui ; il devait se concentrer sur la mine. Une erreur, même infime, et on finissait déchiqueté.

Respirer. Ne pas trembler. Aucune pensée parasite. Ni mouvement brusque. Ne rien céder à la peur. La mine. Ne penser à rien d'autre... Il l'avait répété combien de fois à ses hommes, alors même que c'était parfaitement illusoire ?

Pour neutraliser la LPZ, il fallait d'abord s'attaquer à son allumeur à percussion : retirer le capuchon sur la soucoupe en dégageant le système à baïonnette, mettre le bouchon en position de sécurité. Puis sortir la mine de terre à l'horizontale, la placer sur la tranche, surtout pas à plat. Dévisser les cinq écrous, les cinq porte-amorces et les retirer. Sans trembler.

Comment rester calme ? Tout son corps se tendait pour s'enfuir. Comment respirer, le souffle coupé ? se concentrer, malgré l'assaut incessant des questions, des remords, des regrets ?

Impossible : au loin résonnaient les accords de la dernière chanson sur laquelle il avait dansé avec Odette, sa femme, et ces accords lui brisaient le cœur.

Fabien suspendit son geste pour mieux écouter. Est-ce qu'il ne se trompait pas ? Non, c'était elle. *Mademoiselle Swing*. La

chanson dont il se moquait. Odette lui disait qu'elle portait bonheur. Et puis, aérienne et bondissante, n'était-elle pas un défi à la pesanteur nazie ? Depuis qu'Odette n'était plus là, il ne songeait plus à se moquer : sa musique légère lui paraissait d'une intensité bouleversante.

On dit qu'avant de mourir on voit défiler toute sa vie. Lui ne voit qu'Odette, Odette qui danse, heureuse, libre, lui sourit, Odette et ses boucles brunes, son corps de grand félin et sa distinction de chat qui se fout de tout. Odette avant son arrestation par les Allemands.

Hypnotisé, il ne bougeait toujours pas. Cela n'avait pas échappé à son équipe. Fabien sentit leurs regards braqués sur lui. Il se reprit.

S'il ne voyait pas défiler tout son passé mais seulement Odette danser, ça voulait dire qu'il n'allait pas mourir.

Après la neutralisation, le désarmement. Poser la mine à plat, mais à l'envers. Dévisser tous les écrous situés sur le couvercle inférieur de la mine. Ôter la bande de chatterton qui assemblait les deux couvercles, les désembroter. Sortir le coffre explosif du couvercle supérieur. Dévisser le collier qui retenait le détonateur. Retirer le détonateur.

Mademoiselle Swing finissait d'égrener ses dernières notes et Fabien avait réussi à dompter la mine. Odette avait raison : la chanson lui avait porté bonheur. Ou alors c'était Odette, par-delà la mort, où qu'elle soit. Face à la mer, face aux îles d'or, sur cette plage qu'il aimait tant, il se disait qu'il avait vécu le meilleur de sa vie. Une femme qu'on a aimée dans le danger ne peut être remplacée. Odette restera l'irremplaçable.

La pause était toujours un soulagement. Avec cet orchestre amateur qui répétait au loin, l'équipe ne parlait que de la fête qui aurait lieu dans une semaine. Tout le groupe irait au bal oublier l'âpreté des missions, flamber, briller, se mêler aux optimistes, aux enthousiastes, aux impatients du monde nouveau. Ils voulaient devenir semblables aux autres l'espace d'un soir, avancer non plus comme des forçats solennels jouant leur vie à la roulette russe sur les champs de mines, mais se mouvoir comme des danseurs volubiles, croyant dur comme fer à une nouvelle vie, une nouvelle ère.

Fabien n'irait pas. Impossible de danser avec une autre qu'Odette. Il rêve bien d'une nouvelle vie, mais elle ne passera pas par un nouvel amour. À chaque pause, il repense à elle longuement, s'attarde dans les rêveries où il la convoque pour qu'elle apparaisse comme au premier jour où il l'a rencontrée, frondeuse. Ou la nuit, lorsqu'il enserrait sa taille de ses deux mains pour la hisser au-dessus de lui et contempler son corps souple et nu. C'était l'un des malentendus à propos de Fabien : tout le monde le prenait pour un homme d'action alors qu'il

n'aspirait qu'à s'allonger au bord de sentiers ensoleillés pour rêver.

La journée n'était pas finie et Fabien considérait de son devoir de galvaniser son équipe. Il ne cessait de répéter à ses hommes que c'était leur honneur de libérer la France de tous ces engins meurtriers laissés par les nazis. Déminer, c'est encore résister.

Fabien donnait du sens à leurs missions. En libérant la terre de ces pièges mortels, ils se sauvaient eux-mêmes, se rachaient, se délivraient de la culpabilité. Car tout le monde se sentait coupable : d'avoir trahi, menti, volé, abandonné, de ne pas avoir été à la hauteur, de ne pas s'être engagé dans la Résistance – ou dans la Résistance de la dernière heure –, d'avoir tué un homme, plusieurs, d'avoir survécu là où tant d'amis étaient tombés. Chaque homme portait en lui cette part de culpabilité, immense en ces temps troublés et dont il devait, pour continuer d'avancer, sinon se débarrasser, au moins s'arranger. Fabien savait suggérer à ses hommes que le déminage pouvait leur apporter la rédemption que, sans se l'avouer, ils n'osaient plus espérer.

Ses hommes acquiesçaient, touchés. Peu faisaient semblant. Ses mots leur permettaient de ne pas regretter les risques qu'ils prenaient – ils étaient tous si jeunes – et d'accepter leur destin.

Fabien se rendit compte que l'homme au foulard qui les observait depuis plus d'une heure, du haut de la rambarde, s'avavançait maintenant vers lui.

– Bonjour, je voulais savoir, vous embauchez ?

Fabien le considéra un instant. Au maquis, il avait acquis une intuition qui le trahissait rarement. Il savait quand un homme avait quelque chose de lourd à cacher :

– Je suppose que vous ne savez pas déminer.

- Il paraît que vous formez les gens sur le terrain.
- La seule chose qu'on te demande, c'est de ne pas avoir été collabo.

– De ce côté-là, pas de risque.

Malgré le regard droit de Vincent, la première impression de Fabien était confirmée par ses phrases courtes ; cet homme avait visiblement envie d'en dire le moins possible.

Vincent désigna les prisonniers, encadrés par deux gardiens, qui se tenaient à l'écart de l'équipe.

– Ça ne vous gêne pas de travailler avec des boches ?

– On les sort de leur camp de prisonniers. Ils font ce qu'ils ont à faire. Ils retournent au camp. Aucune complaisance. On va faire avec eux, jusqu'à ce que tout soit nettoyé.

Tout en parlant, Fabien observait les Allemands. Ils formaient plus de la moitié de son groupe. Le recrutement peinait à trouver des volontaires, les militaires avaient préconisé d'utiliser les prisonniers. Fabien connaissait tout de la vie de ses coéquipiers français. Les boches, il s'interdisait de leur parler. Il les haïssait tellement que cela lui faisait peur. Et il ne voulait pas se détourner de son objectif. Quand même... Il n'aurait jamais pu imaginer devoir travailler main dans la main avec leurs ennemis de toujours. Pire : au contact des mines, ils dépendaient tous pour leur survie les uns des autres. Le danger ultime. Quelle sinistre ironie.

*

Pour Lukas, qui essayait de prolonger discrètement la pause en fumant une cigarette, cela faisait bien longtemps que plus rien n'avait de sens. Il n'avait pas supporté que son pays sombre dans la folie ; même sa famille avait accordé sa confiance au dictateur qui avait piégé leur démocratie. Et lui, fou amoureux de la France, connaissant par cœur les œuvres de Baudelaire ou des surréalistes, était traité comme un monstre par les Français, comme si tous les Allemands avaient vendu leur âme à Hitler. Dans la librairie où il travaillait avant la guerre, il n'avait cessé d'alerter sur les dérives du national-socialisme, et il croupissait depuis neuf mois dans le baraquement d'un camp de prisonniers, glacial en hiver, étouffant en été, sans couverture, sans chaussures dignes de ce nom et sans aucune idée du moment où il serait libéré. Sa famille continuait de lui en vouloir – sans doute d'avoir témoigné de la lucidité qu'elle n'avait pas eue – et même avant que le courrier ne soit plus distribué comme depuis ces derniers mois, ne lui avait envoyé ni vêtement ni mot pour lui rappeler qu'il n'était pas seul. S'il retournait un jour dans son pays, il n'était pas sûr que ses parents l'accueilleraient. Qu'importe. L'Allemagne était sur le

Sources

Pour les plus importantes,
Où la mémoire s'attarde, de Raymond Aubrac, aux éditions Odile Jacob.

Le déminage de la France après 1945, de Danièle Voldman, aux éditions Odile Jacob. L'ouvrage essentiel sur les démineurs.

Les prisonniers de guerre allemand, la thèse de Fabien Theofilakis, publiée chez Fayard.

Mein Kampf, histoire d'un livre, l'excellente enquête d'Antoine Vitkine publiée par Flammarion. Je pourrais aussi citer ses documentaires, accessibles en ligne, dont *Magda*, sur Magda Goebbels.

La France libérée (1944-1947), Michel Winock, Éditions Perrin.

Les témoignages essentiels de Charlotte Delbo, Primo Levy, Robert Anthelme, Simone Weil, Marceline Loridan, Ginette Kolinka.

Tous les livres de Pierre Assouline, pour des raisons évidentes, parce qu'il ne transige sur rien et qu'il veut tout : la précision historique et l'inspiration romanesque.

Les journaux de guerre de Ernst Jünger, parus dans La Pléiade.

Le Monde d'hier, de Stefan Zweig, le témoignage d'un visionnaire, relu tant de fois.

Lettres à un ami allemand, d'Albert Camus. Elles m'ont accompagnée durant toute l'écriture.